

Crisp. (faisant de même.) Tâtons un peu sa vigueur.

Pasq. (haut.) Avance.

Crisp. (haut.) Avance toi-même.

Pasq. Je t'attends.

Crisp. Et moi aussi.

Pasq. C'est à toi à m'attaquer.

Crisp. Non, c'est à toi.

(Ils font mine de tirer l'épée, et s'écartent pour dire ce qui suit.)

Pasq. Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

Crisp. Retire-toi, toi-même.

Pasq. Je ne te ferai point de quartier.

Crisp. Je vais te mettre sur le carreau.

Pasq. Toi ! Tu n'es qu'un bellâtre.

Crisp. Tu n'es qu'un misérable.

Pasq. Un lâche.

Crisp. Un poltron.

Pasq. (lui donnant un soufflet.) Moi, poltron ?

Crisp. (le lui rendant.) Moi, lâche ?

(Ils mettent l'épée à la main, et se repoussent en reculant.)

Pasq. Vous reculez.

Crisp. Et vous aussi.

Pasq. C'est pour gagner du terrain.

Crisp. Et moi, pour mieux sauter.

(Ils s'avancent, et se regardent tous deux en tremblant.)

Pasq. Je tremble pour ta vie.

Crisp. Et moi pour la tienne.

Pasq. (à part.) S'il pouvait s'enfuir !

Crisp. (à part.) Si la peur le pouvait prendre !

Pasq. (à part.) Ma valeur commence à me quitter.

Crisp. (regardant de tous côtés.) Ne viendra-t-il personne pour nous séparer.

Pasq. Il faut faire du bruit.

Crisp. Je vais crier comme un enragé.

Crispin et Pasquin. (se poussant des bottes de loin.) Point e quartier. Tue, tue.

Pasq. (à part.) Il ne vient pas une âme.

Crisp. (à part.) Ils nous laisseront égorger. (haut.) Puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

Pasq. (haut.) Vous avez raison ; nous avons fait notre devoir.

Crisp. Je vous en réponds.

Pasq. Je vous ai donné un soufflet, vous me l'avez rendu chaudement.

Crisp. Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

Pasq. Nous nous sommes battus comme des enragés.

Crisp. La valeur ne peut pas aller plus loin.

Pasq. Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez, pourtant, nous recommencerons.

Crisp. Non, nous sommes d'égale force : nous nous battons deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

Pasq. Allons nous faire panser.

Crisp. Allons plutôt boire, nous en avons besoin ; la valeur altère furieusement. C'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

Pasq. Vous avez raison ; allons, César.

Crisp. Marchons, Pompée.

L'ÎLE DE SAINT-PIERRE.

PAR JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

[JEAN-JACQUES ROUSSEAU, le plus éloquent écrivain du 18^e siècle, naquit à Genève en 1712, et mourut à Ermenonville près de Paris en 1788. Il était fils d'un horloger. Dès sa jeunesse il montra un amour ardent pour la liberté, amour qu'il nourrit par la lecture de Tacite et de Plutarque. Son style est d'une rare perfection. Il réunit tous les mérites d'un prosateur parfait. Il a la plus grande clarté et son expression est simple, énergique et parfaitement ajustée à la matière. On sait que J.-J. ROUSSEAU travaillait avec lenteur, et corrigeait beaucoup ses écrits.]

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre. Cette petite île, qu'on appelle à Neufchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscire ; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'ai trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bièvre sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont

pas moins riantes. S'il y a moins de culture, de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, de contrastes plus fréquents, et des accidents* plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour les contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde enferme dans son milieu deux petites îles ; l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour ; l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière, et des réservoirs pour le poisson. L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent, et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette île que je me réfugiai après la lapidation de Motiers.† J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes

* Élévations ou abaissements de terrain.

† Le procureur-général Tronchin écrivit contre les habitants de Genève une brochure intitulée : *les lettres écrites de la campagne*. Poussé par ses concitoyens, Rousseau réfuta et parodia ces lettres par *les lettres écrites de la montagne*. Au sujet de cet écrit la populace de Motiers insulta Rousseau à plusieurs reprises, et porta ces excès au point que sa vie se trouva en danger. Pour se soustraire à ces insultes, il quitta Motiers et alla se fixer à l'île de St. Pierre.

jours, je n'avais d'autre inquiétude, sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme, de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde, j'en eusse oublié l'existence, et qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île ; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne d'autre société que celle du receveur, de sa femme, et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très bonnes gens, et rien de plus ; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance ? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur ; et tout ce que je fis durant mon séjour, ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étais enlacé de moi-même, d'où il m'était impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu, et où je ne pouvais avoir ni communication, ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouraient, cet espoir, dis-je, me donnait celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avais passés ; et l'idée que j'aurais le temps de m'y arranger tout à loisir fit que je commençais par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul et nu, j'y fis venir successivement ma gouvernante,* mes livres, et mon petit équipage, dont j'eus le

* *Thérèse Levasseur*, qu'il épousa ensuite, pour lui témoigner sa reconnaissance des services qu'elle lui avait rendus. *Gouvernante* se dit plus ordinairement d'une femme à laquelle on confie l'éducation d'un ou de plusieurs enfants, mais il se dit encore d'une femme qui a soin du ménage d'un homme veuf ou d'un célibataire.

plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étaient, allaient si bien que vouloir les mieux ranger, c'était y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écrivoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écrivoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la emprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin ; car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en fallait un d'amusement, qui me plût et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flo-ra petrinularis* et de décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron, j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen* qui tapisse les rochers, enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal, qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allais, une loupe à la main et mon *systema natura* sous le bras, visiter un canton de l'île que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale.

Au bout de deux ou trois heures je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dinée au logis en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme, et Thérèse, visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux ; et souvent des Bernois qui venaient me voir, m'ont trouvé juché sur de grands arbres ceint d'un sac que je remplissais de fruit, et que je dévalais ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée, et la bonne humeur qui en est inséparable, me ren-

* Plante de la famille des Algues. On prononce *Likène*.

daient le repos du dîner très agréable : mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais attendre si longtemps ; et pendant qu'on était encore à table je m'esquivais, et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme, et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et lériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de ma retraite, je me trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dinée, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette, et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propre à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles et femelles ; et nous allâmes en grande troupe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notais avec orgueil, que la receveuse qui redoutait l'eau à l'excès et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires, pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup-d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un

côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens, et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent, sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne ; et enfin on allait se coucher content de sa journée et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

LE LAC DE GENÈVE.

JE ne sais s'il existe des lieux plus riches en souvenirs que le lac de Genève. Je conçois que les amateurs de l'antiquité s'extasiaient sur les débris de quelques vieux temples grecs ou égyptiens, que la vue du Parthénon ou celle du Capitole fasse naître de grandes et salutaires pensées ; mais que l'on me dise si le dégoût le plus profond pour l'humanité ne leur cède pas bientôt ? L'histoire du peuple grec rappelle une foule de grandes actions ; mais que de crimes en ont souillé les pages ! Rome a eu ses Titus et ses Trajans, je le sais, mais aussi combien de Nérons et de Caligulas. D'ailleurs, ces souvenirs des anciens temps, dans quels lieux va-t-on

les chercher ? La campagne de Rome a ses marais Pontins, et plus de champs incultes que de cultivés ; la Grèce, privée de fleurs et de forêts, est couverte de sables brûlants ; enfin l'Égypte, dont l'histoire est à peine connue, a des monuments, mais point de souvenirs. On reprochera peut-être à ceux qui se rattachent au lac de Genève d'être trop modernes ; mais ils ne rappellent du moins que des idées de patriotisme ou de liberté, et ces idées ont aussi leur poésie et leur grandiose. Ces champs sont couverts de riches moissons ; ces coteaux de vignes et de vergers ; les villages, rapprochés les uns des autres, sont peuplés de citoyens libres et heureux ; l'air que l'on y respire est celui que respira Guillaume Tell ;* ces montagnes sont celles de l'Helvétie, qui brisa le joug de l'Autriche ; ce bateau qui vous entraîne est lui-même sous la protection d'un grand nom,† sous celui de Winkelried, qui enfonça le fer de l'étranger dans ses flancs pour faire une trouée dans les rangs ennemis, et donner aux siens un grand exemple.

Le pays que vous longez est Vaud, dont la devise est *Liberté et Patrie* ; celui qui est devant vous est Genève, qui sapa la puissance des papes, et sut résister à tous les genres d'oppressions ; heureuse si, dans ces glorieuses annales, on voyait plus souvent en action la tolérance que l'on y prêchait en paroles. Voici Cluses et Vevey, qui doivent leur célébrité au plus éloquent des écrivains ;‡ Lausanne, dont les presses éternisèrent une foule de pensées généreuses que la France adoptait, en blâmant les rigueurs dont étaient victimes les grands hommes qui les enfantaient. Là s'élève Coppet, où vient s'éteindre une famille illustre ;§ Diodati, qu'un poète philhellène habita,|| avant d'aller chercher en Grèce une mort qui seule eût pu suffire à son illustration. Voici le château qui rappelle le nom de Tronchin,¶ et celui qu'habita de Saussure. Que manque-t-il donc à ces lieux pour exciter l'intérêt le plus puissant ? N'offrent-ils pas une foule d'oppositions, sources de pensées graves et profondes ? Des débris féodaux s'élèvent encore de loin en loin sur cette terre de liberté ; témoin Chillon, qui fut pendant six ans la prison de François Bonnavard, défenseur de la liberté genevoise ; le Chatelard,

* *Guillaume Tell*, l'un des chefs de la révolution helvétique de 1307, naquit à *Bürghen*, canton d'Uri, et mourut en 1354.

† *Le Winkelried*, l'un des bateaux à vapeur qui parcourent le lac de Genève.

‡ *J.-J. Rousseau*.

|| *Lord Byron*.

§ *Celle de Necker*.

¶ *Tronchin*, célèbre médecin.

Nyon, et la tour d'Hermance, qui ont tour à tour servi aux oppresseurs et aux opprimés. A cette opposition, tirée de nonuments en ruines, vient se joindre celle qui résulte de la différence de forme des gouvernements, et ce contraste frappant n'est ni le moins curieux ni le moins instructif.

Que de grands noms ces rives fameuses rappellent à la mémoire ! Combien d'hommes illustres y sont venus chercher la paix ! Necker qui, après avoir été ministre, supporta si dignement sa disgrâce ; Voltaire, génie universel, qui fut l'ami d'un grand roi sans cesser de conserver son indépendance et sa liberté ; Jean-Jacques Rousseau, qui immortalisa tous les lieux où il lui plut de placer ses héros, êtres imaginaires dont les malheurs nous arrachent des larmes véritables ; madame de Staël, qui écrivit avec toute la force de pensée d'un homme de génie et toute la finesse d'une femme d'esprit ; Byron, poète sublime, et le premier de son siècle ; Gibbon, Kemble, et tant d'autres qui trouvèrent sur ses bords hospitaliers cette douce tranquillité que la fortune refuse au mérite ou à la grandeur ! Non, le beau lac de Genève n'a rien à envier au lac de Côme, aux rives du Mincio, au riant Tivoli : n'a-t-il pas d'aussi grands souvenirs, une nature plus forte et plus vigoureuse, le Jura aux cimes arrondies, et les Alpes au front couvert de neiges éternelles.

A. FÉE.

(Professeur de botanique à la Faculté de Strasbourg.)

Observation.— Ce morceau a le mérite du style, qui est clair, coulant, et rapide. La variété des images soutient l'attention et excite un vif intérêt. Cuvier partageait l'enthousiasme de M. Fée pour cette admirable contrée, quand il disait : " Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poète et de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien ; c'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces."

LE LAC LOMOND.

Qui pourrait faire passer avec une encre froide, avec des mots stériles, dans l'esprit et le cœur des autres, des émotions dont on s'étonne soi-même, et qu'on ne se croyait plus la force d'éprouver ! Qui pourrait décrire cette méditerranée de montagnes* chargée d'îles toutes variées dans leurs formes et dans leurs caractères ; les unes graves, majestueuses, couvertes de

* Belle alliance de mots.

noirs ombrages qui se confondent avec la couleur des eaux, car les lacs de Calédonie sont toujours les lacs noirs d'Ossian ;* les autres plus tristes, plus austères encore, dressant ça et là sur leur surface quelques rochers dépouillés, à peine frappés de tons bizarres par les reflets de la lumière, ou quelques touffes de fleurs saxatiles ;† le plus grand nombre déployant de frais rivages, des bocages ravissants, des bouquets de futaies élevées, placés comme de grandes masses d'ombres sur le vert soyeux de la pelouse : jardin délicieux où l'âme se transporte avec ravissement, et dont l'éloquente beauté parle au cœur de tous les hommes ! J'ai vu un paysan immobile devant le lac, les yeux fixes, l'esprit absorbé, à ce qu'il paraissait, dans une méditation profonde. Je me suis approché de lui. Je l'ai détourné de sa contemplation. Il m'a regardé un moment, et m'a dit en soupirant et en élevant les mains vers le ciel : *Fine country !*

" Le lac Lomond peut être regardé en élégance, en grandeur, en variété de sites et d'effets, dit l'excellent *Itinéraire de Chapman*, comme le plus intéressant et le plus magnifique de la Grande-Bretagne." Je le regarde, moi qui ai parcouru beaucoup de pays, comme un des spectacles les plus intéressants et les plus magnifiques de la nature, et je me flatte de faire adopter cette appréciation au lecteur le moins sensible en ce genre de beautés, sans me servir d'aucun des prestiges de l'hyperbole.

Qu'il se représente un lac sur lequel on compte trente-deux îles, dont un grand nombre ont plusieurs milles de longueur ; et qui a son horizon borné de tous côtés par une chaîne de montagnes dont quelques-unes ont plus de cinq cents toises d'élévation. Qu'il joigne à cette simple donnée topographique l'effet d'une végétation variée, mais toujours charmante ou sublime, celui des accidents du jour et de l'ombre dans les circuits de ces gorges profondes où le soleil paraît et disparaît à tout moment, en passant derrière les montagnes qui les embrassent ; les apparences bizarres des vapeurs qui pendent à leurs sommets, dans ce pays qui a consacré, si l'on peut parler ainsi, la mythologie des nuages, les bruits singuliers des échos qui se renvoient à des distances infinies la moindre rumeur du moindre flot, et qui finissent par vous apporter je ne sais quel frémissement harmonieux, comme ce-

* *Ossian*, barde fameux, aussi habile à manier la lance qu'à tirer des sons de la lyre.

† On donne le nom de *saxatiles* à toutes les plantes qui croissent dans les lieux pierreux ou parmi les rochers.

lui qui expire dans la dernière vibration d'une corde de harpe ; la tradition des premiers temps, et, avec elle, les noms d'Ossian, de Fingal, d'Oscar, qui sont parvenus avec la mémoire de leurs faits et de leurs chants à tous les habitants de ces rivages presque aussi vivement que ceux des héros d'une époque plus rapprochée, et de ce Rob-Roy lui-même, par lequel le Calédonien, ému d'une forte surprise ou d'un profond sujet de crainte, jure encore aujourd'hui comme les Latins juraient par Hercule.

NODIER.—*Né à Besançon, en 1783 ; mort en 1840.*

Observation.—Cette description ravissante, d'un style aussi harmonieux que pittoresque, fait partager au lecteur les émotions qui ont agité l'écrivain à la vue du site enchanteur dont son talent magique présente une réelle et sublime peinture.

LE CHÈNE ET LE ROSEAU.

LE chène un jour dit au roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que* mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos :

* Poétique, pour *pendant que*.

Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

LE PRINTEMPS EN BRETAGNE.

Le printemps en Bretagne est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille, et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qu'hébergent les golfes de la péninsule armoricaine.* La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de jacinthes, de narcisses, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres.

Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise, et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépine blanche et rose, de boules de neige, de chèvre-feuilles-convolvulus, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux : les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

L'aspect du pays, entrecoupé de fossés boisés, est celui d'une continue forêt, et rappelle l'Angleterre. Des vallons étroits et profonds, où coulent, parmi des saussaies et des chènevières, des petites rivières non navigables, présentent des

* *L'Armorique* est l'ancien nom de la Bretagne. Elle tire son nom de deux mots celtiques ; *or*, proche, et *mor*, mer.

perspectives riantes et solitaires. Les futaies à fonds de bruyères et à cépées de houx, habitées par des sabotiers, des charbonniers, et des verriers tenant du gentilhomme, du commerçant, et du sauvage, les landes nues, les plateaux pelés, les champs rougeâtres de sarrasin, qui séparent ces vallons entre eux, en font mieux sentir la fraîcheur et l'agrément. Sur les côtes se succèdent des tours à fanaux, des clochers de la Renaissance,* des vigies,† des ouvrages romains, des monuments druidiques, des ruines de châteaux : la mer borne le tout.

CHATEAUBRIAND.

Observation.—Description charmante, écrite avec tout l'amour que peut inspirer la terre natale. Le style si élevé et si majestueux de M. de Chateaubriand s'est admirablement plié à la forme bucolique : Virgile n'eût pas mieux dit.

LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES A LA CAMPAGNE, S'IL ÉTAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries‡ devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osait toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu

* La Renaissance (des beaux-arts) ; ère nouvelle qui date du règne de François I^{er}.

† Pointes de rochers isolés au milieu de la mer.

‡ Le palais des Tuileries. On l'appelle ainsi, parce qu'il y avait autrefois des tuileries dans cet endroit.

coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés ; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'appât du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : "Je suis encore homme."

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du